Sur la couverture de *L'inconnue du quai de Javel*, il est écrit "roman" mais, en deux heures de conversation, lorsqu'on le rencontre en août dernier, Philippe Jaenada n'a jamais utilisé le mot pour décrire ses livres. C'est qu'il a inventé un genre, improbable et irrésistible.

Il part d'un fait divers ancien, rouvre le dossier de police, examine les constatations, les témoignages, les hypothèses pour aboutir à ses propres conclusions. *"Pour mes livres, j'ai besoin de faits divers. Il me faut des personnages, un contexte, un décor, une époque. Ce qui m'obsède, c'est la réalité. En tant que narrateur qui raconte sa petite vie, je m'autorise quelques arrangements pour être plus drôle. Mais pour les personnages de l'histoire, tout est vrai au détail près"*, expliquait-il lors de notre rencontre.

Au passage, il aura redressé quelques mauvaises réputations et raconté comment la société condamne bien avant que la Justice ne rende son verdict. Ce serait grave, si ce n'était si amusant, plein de digressions et de considérations sur la vie, surtout la sienne. *"Il faut que les livres soient vrais, mais il faut aussi que les gens aient envie de les lire. Pour cela, j'ai des méthodes. Il y a l'enquête policière, le suspense, mes parenthèses et quelque chose qui unit tout ça. Les références à Maigret ici, le Tour de la France dans* La désinvolture est une bien belle chose*..."*, décrivait le nouveau prix Goncourt.

L'inconnue du quai de Javel prolonge ce charme. Le 6 septembre 1949, on trouve le corps abandonné de Louise Cansot, qui se révélera avoir été le modèle le plus portraituré de l'époque. Le commissaire Pinault cherche, mais sans insister, la jeune femme n'en vaut pas la peine. *"Louise Cansot qui passe pour une femme légère a été assassinée et on n'a pas trouvé le coupable. Le dossier contient des suspects. Je vais pouvoir faire mon Columbo. Mais il me faut aussi des thèmes 'accessoires', qui en réalité comptent beaucoup. Quand j'écris, je ne fais que ça, sept jours sur sept, du matin au soir. Je serais incapable de consacrer deux ans à quelqu'un qui ne me remue pas."*

> Il part d'un fait divers ancien, rouvre le dossier de police, examine les constatations, les témoignages, les hypothèses pour aboutir à ses propres conclusions.

Puiser dans les vieux journaux

Il n'y a pas de coupable, jusqu'à ce que Philippe Jaenada et Jules Maigret s'en mêlent. Car l'écrivain s'est dit que, le temps de l'élaboration du livre, en écho à sa propre enquête, il lirait et citerait abondamment 74 des 75 Maigret (le dernier est pour ses vieux jours).

Contre toute attente, depuis une dizaine d'années et particulièrement depuis *La Serpe*, prix Femina 2017, ses gros romans sont de gros succès. Les gens aiment ses livres, peut-être parce que Jaenada aime les gens. *"Certains passent des heures à observer les oiseaux. C'est beau, mais les gens dans la rue, c'est quand même autre chose... La source est inépuisable. Et si vous consultez les journaux des années 20 ou 30, vous trouvez chaque jour un article qui pourrait devenir un livre. Parfois, c'est un encadré banal: un amoureux tue sa fiancée et se suicide. Mais derrière, il y a des forces profondes, des douleurs, des espoirs déçus."*

Jean-Luc Cambier

Le Renaudot pour "Le Palais" de François-Henri Désérable et son immersion dans les grands crus vinicoles

Plume racée et lettrée, François-Henri Désérable a reçu le prix Renaudot pour *Le Palais*, un étourdissant roman sur la trajectoire d'un jeune orphelin indien adopté par une famille de viticulteurs de Beaune. Pour la centième édition du prix, le livre a recueilli six voix, contre quatre pour *La Méthode* de David Djaïz.

Auteur de six ouvrages, François-Henri Désérable, 39 ans, prend un malin plaisir à entraîner ses lecteurs autant sur des routes éculées que d'autres peu fréquentées: à la redécouverte du mathématicien Evariste Galois en 2015, sur les traces de M. Piekielny, voisin de Romain Gary, en 2017, sur le tir de revolver de Verlaine sur Rimbaud, en 2021 (*Mon maître et mon vainqueur*, Grand prix du roman de l'Académie française en 2021), sillonnant un Iran en révolte contre les mollahs en 2023 avant de glisser ses pas dans ceux d'Ernesto Guevara en 2025.

La genèse du *Palais*, on la doit au Covid. *"En juillet 2020, je me promenais à vélo dans les vignes de la côte de Beaune. Je m'arrêtais de village en village afin d'y déguster des vins. Au bout de 4 ou 5, pris d'un léger état d'ivresse, je mets pied à terre. Je me dis: je ne connais pas de roman ayant le vin pour sujet principal. Je connais des essais, des mangas, des BD, mais pas de roman"*, se souvient-il. Quelques mois avant ce périple à bicyclette, il avait entendu parler de l'affaire Rudy Kurniawan, *"cet escroc aux grands crus qui a contrefait de très grandes bouteilles"*.

On pourrait décortiquer *Le Palais* comme on décortiquerait un vin: en isoler sa couleur, sa texture, son assemblage. On pourrait aussi, et c'est ce que l'on recommande, se laisser emporter par la plume généreuse, l'imagination débordante et l'humour enivrant de François-Henri Désérable.

Outre ces deux ingrédients principaux (le vin et le faussaire), l'écrivain voyageur n'a pas manqué d'ajouter dans son tonneau moult composants qui donnent à son roman les atours d'une formidable fresque emmenant le lecteur, la lectrice de Delhi à Dijon en passant par les Marquises et New York – pour ne citer que ces lieux. Point de départ: l'arrivée, le 12 juillet 1998, d'Arun Kumar, petit enfant des bidonvilles, adopté par une famille bourguignonne. Ça tombe bien: il est doté d'un palais absolu.

Démêler le vrai du faux

Histoire ancrée dans notre époque, *Le Palais* convoque aussi bien Hillary Clinton, Jay-Z, Beyoncé que Michel Houellebecq, Emmanuel Macron ou Françoise Sagan et Marguerite Yourcenar. Au lecteur, à la lectrice de démêler le vrai du faux, de faire la part entre le réel et l'imaginaire. On est dans un roman, que diable! Quelle volupté de partager ses péripéties plus rocambolesques les unes que les autres!



CLAIRE DÉSÉRABLE

François-Henri Désérable
L'entretien paru le 23 septembre est à lire dans son intégralité sur LaLibre.be

Lors de l'entretien qu'il nous avait accordé en septembre dernier, François-Henri Désérable expliquait s'être énormément documenté. *"J'ai beaucoup lu sur le vin. J'ai entrepris des études d'œnologie. J'ai voyagé dans des tas de régions viticoles."* Dans toutes ces lectures, y en a-t-il une qui l'a particulièrement marqué? *"Je citerais un des premiers livres que j'ai lus. C'est celui du romancier américain Jay McInerney. Il a longtemps écrit pour des revues viticoles et il a rassemblé ses articles dans un livre paru en France sous le titre* Bacchus et moi*. Il porte un regard de néophyte tout en étant passionné."* Un peu comme notre interlocuteur, en fait.

Certains lui ont reproché le côté scolaire de certains passages, Désérable ne s'adresse pas non plus aux œnologues. Fasciné par le fait qu'il avait l'impression de découvrir une langue, il nous faisait aussi part que *"cette tentative de mettre des mots sur des sensations qui, le plus souvent, se refusent aux mots, [l]'intéressait au plus haut point. Lorsqu'on goûte un vin, on essaye de traduire dans sa langue ce qu'on ressent sur la langue"*. Pari réussi et couronné.

Marie-Anne Georges